

À Reims, l'Ange rayonne

Texte et photo, Agnès Villette

Dans le face à face avec l'ange de Reims, renversement inouï, l'élu, ce n'est pas *lui*, mais *nous*. La sensation est troublante, car son sourire semble nous choisir comme unique destinataire. Sans se lasser du défilé incessant des touristes, qui délaissent la visite guidée de l'édifice des sacres des Rois de France pour lui consacrer une pause, il demeure toujours souriant. Chacun y voit, dans une projection fantasmée, une multitude d'expressions : la bonté, l'empathie ou l'espièglerie. Mais le sourire scelle son énigme et nous renvoie à la plus éphémère et fragile expression du visage humain, bien distincte du rire qui en marquerait le dépassement. Ce sourire, on le rapproche d'autres traditions de la statuaire, comme celui plus franc des Étrusques, ou rayonnant du Bouddha. Dans son *Histoire de l'art chez les Anciens*, Johann Winckelmann, père de l'histoire de l'art, révélait au XVIII^e siècle ce qu'il pensait être le secret de la statuaire grecque : *"Suivant l'opinion de Platon, le repos de l'âme était envisagé comme un état mitoyen entre le plaisir et la peine. C'est pour cela que la tranquillité est la situation la plus convenable à la beauté, comme elle l'est à la mer..."* La troublante beauté de l'Ange serait donc le fruit de sa béate sérénité. Un postulat néoclassique qu'illustre aussi, à sa manière, le sourire tout aussi mitoyen de la Joconde, cet autre pendant féminin de l'Ange. Pourtant, loin de l'innocence, Freud y voyait l'ambiguïté de la sexualité féminine, à la fois prédatrice et, semble-t-il, indifférente. Heureusement, la nature des anges n'étant pas tranchée, le sourire de Reims échappe à la psychanalyse.



L'engouement pour le sourire de Reims est un paradoxe, car la cathédrale est jalonnée d'une milice céleste réalisée dès le XIII^e siècle par différents ateliers. Sur le portail central, un autre séraphin arbore le même sourire en s'inclinant vers la Vierge pour l'Annonciation. Mais la célébrité de l'Ange provient de l'instrumentalisation d'un visage élevé en symbole. Aux premières heures de la Première Guerre mondiale, l'armée allemande, repoussée hors de Reims, pilonne la ville. La cathédrale n'est pas épargnée. La tête de l'ange, endommagée, est retrouvée dans les gravas, puis conservée dans les sous-sols du Palais épiscopal tout proche. Les journalistes dépêchés à Reims vont exploiter l'attaque contre la cathédrale des sacres pour mieux dénoncer la barbarie germanique. Les articles exagèrent les dévastations, les photos sont retouchées. Certains font le voyage pour s'apitoyer ou vitupérer sur cette ruine nationale. Ne manque plus qu'un

symbole ; le sourire de l'ange devient celui du martyr de la ville et de toute la nation. À sa restauration, il incarnera le courage et la renaissance des ruines. Le patriotisme sera relayé par le flair d'Henri Abelé, négociant en vins qui lance le champagne des cathédrales, afin de lever des fonds pour les travaux. Le clergé trouvant le projet de mauvais goût, l'obligera à modifier la marque déposée devenue *Sourire de Reims*. Le tourisme de masse, les bulles, le merchandising feront le reste. Toutefois demeure l'énigme de ce sourire. —

Son sourire semble nous choisir comme unique destinataire

Musée du Palais du Tau, Reims, Avec le sourire, à partir du 15 juin 2012. Musée Le Vergeur, Reims, réplique de la statue de l'ange

L'ÉNIGME DU SOURIRE



Paris Hilton, seule dans la foule

DIVINE COMÉDIE

Jean-Michel Espitallier s'est penché sur les people, ces mortels si divins

Par Louis Morales-Chanard

Si *De la célébrité* réunit Lindsay Lohan, Michel Houellebecq et Zinédine Zidane dans ses pages, c'est sa couverture reproduisant une place de concert qui nous met la puce à l'oreille. Ici, c'est avant tout l'auteur, l'écrivain et poète Jean-Michel Espitallier qui assure le spectacle. Et quel show ! Tout en aphorismes ciselés et paradoxes grinçants, à commencer par le plus important de tous. À l'ère de la télé-réalité et du Web 2.0, avoir son quart d'heure de célébrité, "être connu", est devenu la règle plus que l'exception.

On reconnaît les meilleures questions à ceci qu'elles n'ont pas de réponse. Un petit jeu auquel Espitallier excelle. Les stars font-elles la télévision ou la télévision fait-elle les stars ? Ai-je statistiquement plus de chances de croiser dans la rue un pharmacien de Carpentras que Gérard Depardieu ? Rencontrer enfin son idole n'est-il pas une forme de suicide ? Lecteur en mal de certitudes, passe ton chemin : *De la célébrité* n'apporte aucune solution. L'ouvrage lui-même est volontiers chaotique et nous ballote entre gros titres racoleurs, citations inspirées et toutes sortes de listes, comme autant de prétextes à une mise en page pop et inventive.

Le ton irrévérencieux du livre ne doit pas masquer la justesse du propos, celui-ci se fondant sur l'ambivalence de notre rapport aux célébrités, demi-dieux modernes. Dans son essai *The Image*, publié en 1961, l'universitaire américain Daniel J. Boorstin révélait déjà la dimension mythologique des people, tantôt adulés, tantôt honnis mais universellement connus. Un constat que partage en filigrane Espitallier lorsqu'il analyse ces dieux d'un nouveau genre. Comme les divinités, les étoiles ne sont pas toutes sur un pied d'égalité. Il existe entre elles une hiérarchie naturelle (de "hieros", sacré). Au sommet, les "légendes vivantes", les Keith Richards, Karl Lagerfeld et autres Meryl Streep ; au bas de l'échelle, les "has been", anges déchus condamnés au purgatoire du souvenir. Un ballet qui comble d'aise le commun des mortels, et dont les péripéties nourrissent la source intarissable d'un spectacle sans fin.

C'est de cette divine comédie et de la fascination qu'elle exerce que se moque tendrement l'auteur. Car pour cruel qu'il soit, *De la célébrité* rend aussi un hommage indirect à cette capacité à créer de toutes pièces du lien social. Le spectacle peut continuer. —

De la célébrité — Théorie et pratique, de Jean-Michel Espitallier (10/18)